

JOHN LENNON : DIEU EST UN CONCEPT...

par Philippe MALIDOR, journaliste à Radio Réveil,
Chambon (France)

Entre l'ange et la bête

John Lennon est un cas. Inventif, mais pas franchement intelligent ; émouvant, mais scandaleux ; pertinent, mais désaxé ; mal dans sa peau, et mégalomane ; très violent, et archi-tendre ; assoiffé de justice, et gaspilleur effréné ; moitié « moine » et moitié « puce savante » (selon ses propres termes), Lennon est un personnage à la fois attachant et exécrable. A cette liste d'antithèses, on pourrait ajouter : diabolique, mais épris d'absolu.

La lecture de sa biographie par Albert Goldman¹ nous immerge dans un univers de corruption, d'occultisme, de drogue, de débauche extrême, de déchéance et de mort ; seul le fait que ce livre n'ait pas été saisi par la justice (et notamment par Yoko Ono) incite à croire les récits invraisemblables détaillés par Goldman. Le tableau est hallucinant, au point que j'ai eu quelque peine à faire le joint entre les belles chansons que je connaissais et ce John Lennon décrit comme une épave.

Ce qu'un artiste produit émane nécessairement de ce qu'il est. La vie de Lennon explique et alimente les pensées qui hantent son œuvre ; mais la déchéance apparaît si profonde qu'on a du mal à croire qu'elle ait pu générer tant de véritables perles.

Lennon fut le penseur des Beatles. Lui parti, les « Fab Four » se désagrègèrent irrémédiablement. Si Paul McCartney poursuivit une carrière honorable, le mysticisme hindouiste de George Harrison ne lui inspira aucun chef d'œuvre ; quant à Ringo Starr, il sombra dans l'alcool et la variété gentilette. Seul, Lennon reste un chanteur significatif, signifiant, y compris sur le plan de la transcendance, lui qui avait fini par la récuser en bloc. « Si l'on admet qu'Elvis Presley, Bob Dylan et John Lennon furent

¹ Albert Goldman : *John Lennon : Une vie avec les Beatles*, Stock et Livre de Poche, Paris 1988.

les musiciens blancs les plus marquants dans leur genre, on se retrouve immédiatement en présence d'hommes qui n'ont cessé de creuser la question religieuse et qui se souciaient au plus haut point de l'utilisation de leur musique à des fins curatives », écrit Steve Turner².

Des quatre Beatles, le plus intéressant est celui qui est mort. Dans la mémoire collective, son passage laisse encore une impression marquante.

1. Maman est morte, papa est parti

John débarque dans ce monde sous les bombardements, le 9 octobre 1940. Julia, sa mère, est une écervelée mariée à un steward instable et aventureux, Freddie Lennon. Mariage tenu secret ; quelques jours plus tard, Freddie s'embarque déjà sur la Méditerranée. Quand il rentre, il apprend que Julia s'est livrée à quelques escapades.

Détailler la suite serait superflu : on en devine les grandes lignes. John sera élevé par sa tante Mimi, une femme stricte qui veillera à ce qu'il reçoive une bonne éducation. Sur elle, Julia se déchargera constamment de son fils. Quant à Freddie, il disparaît de la circulation et ne redonnera signe de vie qu'en apprenant la célébrité de son descendant...

« Bébé délaissé par sa mère, enfant déraciné, qui est passé de main en main, et qu'on a, pour couronner le tout, obligé à un choix impossible entre ses parents, John va enterrer son passé³. »

En juillet 1958, Julia est tuée par un chauffard. John ne s'en remettra jamais.

*Mère, tu m'as eu mais je ne t'ai jamais eue
Je t'ai voulue mais tu ne voulais pas de moi
Alors il faut que je te dise
Adieu, adieu
Père tu m'as délaissé, mais je ne t'ai jamais délaissé
J'avais besoin de toi mais tu n'avais pas besoin de moi
Alors il faut que je te dise
Adieu, adieu (...)
Maman ne t'en va pas
Papa reviens à la maison⁴.*

² Steve Turner : *Entre rock et ciel*, ch. 13 ; en cours de parution aux Ed. Paroles et Presses Bibliques Universitaires, CH- Bevaix et Lausanne.

³ Goldman, *op. cit.* p. 34.

⁴ « Mother », de l'album *Primal Scream*, 1970. Toutes les traductions sont de nous-même.

Voilà ce qu'écrira John Lennon en 1970, dans une chanson poignante introduite par un glas et s'achevant en « hurlements étranglés, d'affreux haut-le-cœur. John Lennon lutte pour vomir son passé. Mais quoi qu'il fasse, jamais il ne pourra l'oublier. »⁵.

On comprend, dans ces conditions, que le catéchisme anglican fréquenté sous la férule de tante Mimi n'ait guère laissé de traces. De surcroît, les années 60-70 furent sans doute les plus a-religieuses du siècle. Le temps passe, et on a si vite oublié ces « prophètes » qui annonçaient l'éradication imminente du religieux. Dès 1975, Billy Graham rappelait que « les savants, les psychologues, les sociologues et même certains théologiens prédisaient pour 1980 la disparition pratiquement générale de la croyance au surnaturel. C'est le contraire qui s'est produit⁶. » Cependant, lorsque McCartney proclamera fièrement l'athéisme des Beatles, c'est Lennon qui rectifiera : « Mais nous sommes plus agnostiques qu'athées⁷. »

Ne pouvant s'appuyer sur aucune référence parentale, John traîne un lourd handicap affectif pour rencontrer Dieu. Les livres de psychologie chrétienne qui se multiplient depuis quelques années montrent avec raison à quel point la responsabilité du père terrestre est immense ; car c'est lui qui imprime, par sa bonté, sa droiture, sa sollicitude, son autorité ou, à l'inverse, par sa dureté, sa perversion ou sa mollesse, l'image que l'enfant se fera *a priori* du Père céleste. Le père de Lennon ne l'aura pas initié à la protection aimante du Père éternel. Quant à sa mère, comment aurait-elle pu lui donner un aperçu de la tendresse de Dieu, exprimée en termes si touchants par Esaïe (49,15) : « La femme oublie-t-elle son nourrisson, oublie-t-elle de montrer sa tendresse à l'enfant de sa chair ? Même si celles-là oublièrent, moi, je ne t'oublierai pas ! » (Trad. TOB). Julia oubliera, et manquera à ces devoirs qui semblent si naturels dans l'Écriture.

Par conséquent, sur les plans familial, social et culturel, Lennon avait tout pour devenir un blasphémateur éhonté, d'autant plus radical qu'il ne limitait pas ses insultes à l'Église, mais s'en prenait directement à la personne du Christ. Une attitude persistante dont on peut légitimement penser qu'elle ne sera pas restée sans conséquences spirituelles, surtout lorsqu'on sait que Lennon s'adonna rapidement au spiritisme (très jeune, il essayait de s'hypnotiser lui-même).

Blessé dès l'origine dans son ego, Lennon contre-attaquera par l'insulte, la provocation, la mégalomanie. Et la musique.

⁵ Goldman, *op. cit.* p. 22.

⁶ *Les anges, agents secrets de Dieu*, p.16. Décision, Paris 1975.

⁷ Cité par Turner, *op. cit.* ch. 4.

2. LSD et mystiques orientales : il s'agit de planer

L'épopée des Beatles sera marquée par l'extrême folie d'une célébrité fulgurante. La première femme de Lennon, Cynthia, expliquera que la gloire subite leur était montée à la tête : chez ces quatre garçons encore presque adolescents, les fusibles sautent. Il s'agit bien d'une *overdose* de notoriété : les Beatles ont toute la jeunesse à leur entière dévotion, et toutes les filles qu'ils veulent dans leur lit. On assiste à une forme laïque de prostitution « sacrée ». Des hordes de *groupies* se pressent dans les coulisses pour s'accoupler avec un (ou plusieurs...) des Beatles. Cette sexualité délirante, frénétique, ne s'encombre pas du moindre vernis, même pseudo-religieux. Ce sont des anges dépourvus d'auréole, mais pourvus d'un sexe. Ils s'en serviront sans aucun frein, jusqu'au paroxysme de la perversion, jusqu'au viol parfois. Ils se feront les apôtres de la libération sexuelle, à un point qui n'est plus imaginable à notre époque où l'union anarchique des corps mène à une mort devenue visible.

Malcolm Muggeridge a qualifié la sexualité de « mysticisme du matérialiste⁸. » Selon les récits dont nous disposons, et à en juger par le répertoire anodin, léger des Beatles à cette époque, le mysticisme viendra plus tard. Pas de « sexual healing » (comme chez Marvin Gaye) dans la mentalité des Beatles. Le mysticisme émergera vers 1966-67 avec le LSD. Les hallucinogènes, en émuissant ou supprimant les barrières de la conscience, sont censés ouvrir la voie de la Révélation. Le LSD, dont Timothy Leary est le grand-prêtre, affranchit l'individu de ses entraves terrestres. « J'ai vu Dieu », clame un jour McCartney, au sommet de la béatitude psychédélique.

Mais au mois d'août 1967, constatant les limites et les dangers des « voyages » au LSD, les Beatles se rallient au gourou Maharishi Mahesh Yogi, le chef de la « Méditation Transcendantale », et décident de faire des « trips » sans consommer de drogue. Après une lune de miel dans l'ashram du Maharishi (où Lennon se livre à de longues périodes de méditation ascétique), les Beatles s'aperçoivent que les jolies filles qui les ont accompagnés semblent tout à fait convenir au yogi... Les quatre amis descendent brutalement des sphères spirituelles et se séparent d'un « méditateur » fort peu transcendant...

En 69, la jeunesse se croit à l'aube d'une ère nouvelle. C'est l'année du fameux concert de Woodstock qui, devant l'afflux de la foule, devient gratuit. On n'y déplore aucune violence ; les forces de l'ordre n'ont pas à intervenir. Le « pouvoir des fleurs » triomphe. Les sectes hindouistes en profitent pour essayer de récupérer cette lame de fond en cherchant à susciter une révolution mondiale de la Conscience. L'Association

⁸ Cité par Samuel Bénétreau, dans une conférence donnée devant les Groupes Bibliques Universitaires en 1994.

Internationale pour la Conscience de Krishna (AICK) entame une opération-séduction auprès des Beatles. Si le Swami Prabhupada parvient à les rallier à sa cause, quelle magnifique plate-forme ce sera pour sa propagande ! En 1969, Prabhupada est l'hôte personnel de Lennon, qui fera chanter quelques dévots sur « Give Peace A Chance ». Cette année-là, Lennon annonce : « Haré Krishna, c'est le bon truc. Nous y croyons pleinement⁹. »

Ce n'est pas ici le lieu de détailler l'histoire passionnante de cette période. Mais les Beatles vont très vite déchanter, et toute leur génération en même temps. Le concert d'Altamont (en 1969 lui aussi) est le théâtre d'un meurtre au pied de la scène, pendant que les Rolling Stones jouent... « Sympathy For The Devil » (« Sympathie pour le diable »). Le symbole n'aura échappé à personne (la preuve, c'est que l'Histoire aura retenu le titre de la chanson fatidique), mais ne s'agit-il que d'une pure coïncidence ? Mick Jagger savait-il avec quoi, ou avec qui il jouait ? En quelques mois, le *flower power* perd tous ses pétales. Quant à Lennon, il commence à mettre en doute l'infailibilité des gourous. Un jour, il demande à Prabhupada : « Comment faire la distinction entre un vrai maître spirituel et un faux ? » Comme on lui répondait qu'un maître spirituel véritable doit s'inscrire dans une tradition, Lennon reprit : « Mais si un de ces maîtres qui n'est pas dans la lignée dit exactement la même chose que celui qui y appartient ? Et s'il dit que son mantra vient des Védas et qu'il a l'air de parler avec autant d'autorité que vous¹⁰ ? »

Ni la gloire, ni les plaisirs, ni les stupéfiants, ni les mystiques orientales n'ont réussi à donner un sens à la vie. Lennon, dans sa seule personne, va concentrer cet échec retentissant. Après s'être cogné contre tous les vendeurs de vérité comme une mouche contre une vitre, Lennon va plonger dans le bocal de son psychisme. Il entame une thérapie primale avec Arthur Janov.

3. Purge... ou purgatoire ?

En 1970, Lennon se décide donc à affronter en face la souffrance et la peur qui le minent. Le glas (au propre et au figuré) de ses illusions va sonner dans un disque bouleversant : *Primal Scream* (« Cri primal »). Dans « I Found Out » (qu'on pourrait fort bien traduire par « Ça y est ! j'ai compris ! »), il énonce cette condamnation sans appel :

⁹ Cité par Turner, *op. cit.* ch. 5.

¹⁰ Turner, *op. cit.* ch. 5.

*Le vieil Haré Krishna n'a pas de prise sur toi
Il te rend fou à force de ne rien faire
Il t'occupe avec des promesses en l'air
Les gourous qui transpercent ton regard, ça n'existe pas
J'ai enfin compris !*

Dans cet album qui semble unique dans les annales du rock, Lennon fait sa psychanalyse sur microsillon. On y trouve « Mother » (que nous avons cité plus haut), « Working Class Hero », où John commence à manifester ses préoccupations sociales ; des chansons d'amour où apparaît notamment le nom de Yoko Ono, la Japonaise qu'il a épousée peu de temps auparavant et qui, disent les mauvaises langues, a largement contribué à l'éclatement des Beatles. Mais surtout, il y a « God » (« Dieu »), sans doute la chanson de Lennon qu'il faut retenir :

*Dieu est un concept
auquel nous mesurons
notre douleur
Je répète
Dieu est un concept
auquel nous mesurons
notre douleur
Je ne crois pas à la magie
Je ne crois pas au yi-king
Je ne crois pas à la Bible
Je ne crois pas aux tarots
Je ne crois pas en Hitler
Je ne crois pas en Jésus
Je ne crois pas en Kennedy
Je ne crois pas en Bouddha
Je ne crois pas en Gita¹¹
Je ne crois pas au yoga
Je ne crois pas aux rois
Je ne crois pas en Elvis
Je ne crois pas en Zimmerman¹²
Je ne crois pas aux Beatles*

¹¹ « L'homme des miracles » que John et Yoko étaient allés consulter en Inde l'année précédente.

¹² Le vrai nom de Bob Dylan, qui faisait figure de prophète de la jeunesse pendant toutes les années 60 et au delà.

*Je ne crois qu'en moi
Yoko et moi
Et ça c'est la réalité
Le rêve est fini
Que dire encore
Le rêve est fini
Hier
J'étais un tisseur de rêves
Mais maintenant je renais
J'étais le walrus¹³
Mais maintenant je suis John
Et mes très chers amis
Vous allez devoir vous débrouiller
Le rêve est fini*

Rarement a-t-on assisté à pareille entreprise de démolition. Le château de cartes s'effondre. Les jeux étaient mélangés, les pièces disparates : dans cette liste, l'astrologie chinoise côtoie la Bible, le pire monstre que la terre ait porté précède le Christ, et les Beatles, qui trônaient au pinacle, s'écroulent avec cet assemblage hétéroclite. Seul subsiste John – qui se rattrape en s'adjoignant tout de même Yoko. Tout le monde atterrit. La « renaissance » pitoyable de Lennon ne se fait pas vers un plus, mais vers un moins : tout n'était que fantômes. Janov a fait du bon travail : « moi-je », c'est du solide, et c'est tout ce qui demeure après l'hécatombe.

« God » inventorie maîtres à penser et maîtres tout court, idoles religieuses et idoles de la chanson, religions exotiques et religions traditionnelles qui ont tirailé notre siècle. Un vrai catalogue, dont aucun article ne s'est révélé consommable.

Quant à la phrase énigmatique qui introduit le grand déballage, on peut en tirer au moins deux idées :

— Dieu ne relève ni de l'être ni de la transcendance, mais de la philosophie humaine ;

— il est un bouche-trou servant à colmater la douleur des hommes, qui le calibrent à la mesure de leurs épreuves. Reconnaissons que sur ce point Lennon mérite quelque considération : la société technicienne, ayant fait reculer la pauvreté, la maladie et même la mort, a supprimé (en réalité, dissimulé) le besoin de Dieu. Jésus lui-même ne dit pas le contraire : « Ce ne sont pas les bien-portants qui ont besoin de médecin, mais les malades. » (Lc 5,31) Ayant l'illusion de s'affranchir de la douleur de vivre, l'Occident

¹³ Allusion probable (et obscure) à une chanson psychédélique des Beatles : « I Am The Walrus » (morse).

a cru se débarrasser d'un Dieu devenu accessoire. Nous suivrons Lennon dans sa dénonciation d'un Dieu-roue-de-secours et limité à cet usage, mais nous nous séparerons de lui sur sa conception d'un Dieu purement factice. En effet, deux erreurs funestes sont possibles : se confectionner un Dieu sur mesure ou, inversement, refuser toute notion de son existence sous prétexte, précisément, que le besoin qu'on en a serait en soi une tare.

Là où « God » est tragique, c'est que Dieu a disparu alors que la douleur, elle, est revenue en force. Lennon a donc perdu sur tous les tableaux.

Dans « Imagine » (de l'album du même nom sorti en 1972), Lennon attribue à la quête de l'au-delà, aux débats d'idées et au matérialisme la cause des conflits entre les hommes :

*Imagine... pas de paradis
C'est facile d'essayer
Pas d'enfer sous nos pieds
Au-dessus rien que le ciel
Imagine que tous les gens
vivent pour aujourd'hui*

*Imagine... pas de pays
Ce n'est pas difficile
Plus de raison de tuer ou de mourir
Et puis plus de religion
Imagine que tous les gens
Vivent dans la paix*

*Imagine... aucune possession
Mais en es-tu capable
Ni convoitise ni faim fraternité humaine
Imagine que tous les gens
partagent le monde entier*

*Tu peux dire que je suis un rêveur
mais je ne suis pas le seul
J'espère qu'un jour tu seras des nôtres
et que le monde vivra dans l'unité*

Sans s'en rendre compte, Lennon passe en revue les trois âges de l'humanité tels que définis par l'inventeur du positivisme, Auguste Comte : l'état théologique (l'homme explique le monde par le surnaturel), l'état métaphysique (l'homme se réfère à des concepts abstraits et plus ou moins

clairs), l'état positif (l'homme, débarrassé de ses illusions, aborde le réel par la démarche scientifique). Or, ces trois stades, aux yeux de Lennon, s'avèrent tous... négatifs¹⁴.

« Whatever Gets You Thru The Night » porte un titre qui se suffit à lui-même : « N'importe quel truc qui te permet de traverser la nuit, ça fait l'affaire », chante Lennon. Dans « Gimme Some Truth » (de l'album *Imagine*), Lennon trahit son désarroi dans une séquence de deux phrases contradictoires ; après une autre séance de table rase, il écrit : « Tout ce que je veux, c'est la vérité/ Qu'on me donne de la vérité » (ou « une vérité »). Mais « vérité » est un terme qui s'accommode assez mal de l'article partitif ou indéfini...

John Lennon s'enivre de lui-même, parce qu'il est désorienté. Malgré ses préoccupations sociales, ses manifestes fantasques en faveur de la paix, il sombre dans le nihilisme le plus radical et se replie en position fœtale. L'album *Primal Scream* s'achève par une déchirante plainte enfantine : « My Mummy's Dead » : « Ma maman est morte C'est dur à expliquer Une telle douleur Impossible de la montrer Ma maman est morte. »

4. 1 Corinthiens 13 revu et corrigé

« ... je [...] demandai (à Lennon) pourquoi il y avait tant de gens en quête de rédemption si, en réalité, nous étions des individus isolés dans un univers sans Dieu : "Ils cherchent des gourous, me dit-il, comme je l'ai fait. Ils cherchent une sorte de super-papa et je vais te dire pourquoi c'est ça qu'on cherche : c'est parce qu'on n'a jamais reçu assez d'amour ni de caresses quand on était petits. C'est pas plus compliqué que ça¹⁵." »

En 1972 dans « How ? », Lennon posait de graves questions : « Comment puis-je donner de l'amour quand je ne sais même pas ce que je donne ? Comment puis-je donner de l'amour quand je ne sais même pas donner ? Comment puis-je donner de l'amour alors que l'amour est quelque chose que je n'ai jamais eu ? »

Ainsi se trouve démontré que, deux ans plus tôt, dans *Primal Scream*, sa chanson « Love » donnait une définition fallacieuse de l'amour :

L'amour est réel, réel est l'amour

L'amour est un sentiment, sentiment d'amour

L'amour c'est vouloir être aimé

¹⁴ Cf *Certitudes* n° 139 (mai-juillet 1989) p. 18-19, « Imagine », analyse de cette chanson. Cf également *Certitudes* n° 103 (mars-avril 1982) p. 26 : « Solid Rock » ; les deux articles par l'auteur de cette étude.

¹⁵ Interview accordée à Turner, ch. 5.

L'amour c'est le toucher, le toucher c'est l'amour
L'amour c'est un élan, élan d'amour
L'amour c'est demander à être aimé
L'amour c'est toi
Toi et moi
L'amour c'est de savoir
Que nous pouvons être
L'amour est libre, libre est l'amour
L'amour c'est vivre, vivre l'amour
L'amour c'est avoir besoin d'être aimé

Nous voilà aux antipodes de la prière de François d'Assise : « Donne-nous de consoler plutôt que d'être consolés », etc. L'amour, chez Lennon, est fait pour être reçu, et s'il existe un soupçon de don, cela se limite à la relation amoureuse dans ce qu'elle a de plus épidermique, avec une envie terrible de retour, de rétribution. Lennon crève de soif d'amour ; l'altruisme lui est étranger, il ne subodore même pas qu'il y aurait quelque chose de libérateur dans l'oubli de ses propres aspirations au profit de celles d'autrui. Ailleurs, il arrive que John demande pardon... à Yoko, parce qu'il est trop jaloux (« Jealous Guy »), mais à ma connaissance, jamais on ne le voit pardonner. Il n'a confiance en personne, pas même en Yoko qu'il adule ou supplie, indice qu'il est à sa merci. John Lennon n'a parlé qu'un langage : celui de l'homme à l'état brut uniquement mû par l'amour-pulsion. Il a cherché en vain à percer des mystères pour se retrouver dépouillé de toute perspective. Sans la moindre étincelle de foi, il ne s'est signalé ni par le sens du sacrifice, ni par sa générosité. Colérique et emporté, adonné à toutes formes de convoitise, il fait preuve d'un orgueil démesuré, notamment le jour où il laisse échapper au cours d'une interview que les Beatles sont « plus célèbres que Jésus-Christ » (malgré ses rétractations ultérieures, cette phrase historique allait marquer le début du déclin des Beatles). Corrompu, uniquement préoccupé de ses intérêts, engagé dans de longs et pénibles procès, sans résistance aux épreuves, l'enfant blessé ne devint jamais adulte. Il ne sortira jamais de sa vision confuse de l'existence, y compris de la sienne. Inutile de parler d'espoir, encore moins d'espérance¹⁶. Quant à la foi, elle n'a jamais effleuré le leader des Beatles.

Nous venons donc de peindre trait pour trait l'image inversée de l'amour tel qu'il est si admirablement chanté par l'apôtre Paul dans son fameux hymne adressé aux Corinthiens.

¹⁶ Notons que la Bible n'« imagine » pas un monde meilleur : c'est en le construisant qu'elle fonde l'espérance, parce que la Parole de Dieu, contrairement à nos bavardes utopies, est créatrice.

A bien y réfléchir, Lennon incarne l'homme absurde selon Camus (la grandeur en moins), celui qui, persuadé du silence du ciel et de la cruauté du monde, ne cherche plus aucune esquive ni dans une métaphysique consolante, ni dans la tromperie de l'espoir : « Le monde est si dur Parfois j'en ai vraiment assez. » (« How ? ») Lennon continuera de s'abîmer dans l'alcool et les drogues, de fuir dans toutes les formes de perversion sexuelle, avec ou sans Yoko (elle sera assez abjecte pour le pousser à l'adultère), de se vautrer dans un gaspillage fabuleux alors qu'il milite en faveur de la justice sociale, de se livrer à de sérieuses bagarres, lui, l'apôtre de la paix.

All You Need Is Love, avaient proclamé les Beatles dans un hymne de commande pour le mouvement hippie (1967). La désagrégation de Lennon s'expliquerait-elle par son refus de chercher le Dieu de Jésus-Christ, celui que l'apôtre Jean définit d'un seul mot : Amour (1 Jn 4,16) ?

La révolte de Lennon, marquée par la folie de l'« insensé » (au sens biblique) a récolté les fruits qu'elle avait semés. Ce qui a perdu l'enfant malheureux de Liverpool, c'est d'avoir eu tout et tout de suite. Riche de tout, il est resté pauvre en amour, pour n'avoir pas voulu « se reconnaître spirituellement pauvre » (Mt 5,3 – Bible du Semeur). Lennon, c'est Salomon sans la crainte de l'Éternel. Autant dire : un désastre total.

5. Lennon descendu

En 1980, Lennon sort un album émouvant : *Double Fantasy*. Sur la pochette, il échange en noir et blanc un baiser d'amoureux avec Yoko. Le disque est un duo d'amour. Après une sorte de retraite, il semble tout de même comme purifié. « Starting Over » (« On redémarre »), « Cleanup Time » (« L'heure du grand ménage ») et quelques chansons sur l'amour conjugal et filial laissent augurer des jours meilleurs. L'album se conclut avec « Hard Times Are Over » : « Les temps difficiles sont terminés ».

Hélas, dans ce ciel qui se dégage, claquent, le 8 décembre 1980, cinq coups de feu tirés à bout portant : au pied des Dakota Buildings, là où habite Lennon, Mark David Chapman, un fanatique qui a poussé le mimétisme jusqu'à (entre autres) épouser une Japonaise, abat son idole. Dans sa prison, il faudra le mettre en isolement cellulaire pour lui éviter de se faire lyncher par les autres détenus.

Goldman nous apprend que Lennon était persuadé qu'il mourrait de mort violente. Dans les premières années des Beatles, il avait participé à une bagarre extrêmement violente dans laquelle il pensait avoir tué un adversaire. Ce doute le rongera toute sa vie, comme si le sort allait lui réclamer le sang de ce mort hypothétique. Dans un contexte où il était de bon ton de s'affranchir de toute contrainte morale (au moins sur le plan

privé), il est remarquable de constater qu'il est beaucoup plus difficile d'échapper à la culpabilité. Seulement, une fois balayés l'éthique et Dieu, que reste-t-il ? Le Destin. Avec cette « personne impersonnelle », ce monstre aveugle et froid, cet *ersatz* de divinité, on ne dialogue pas, on ne négocie pas, on n'implore pas. On survit dans l'attente de la rétribution fatale. Tel l'œil de Caïn scrutant celui-ci jusqu'au travers des épaisses murailles entre lesquelles il s'est barricadé pour échapper à Jéhovah, il faut bien que la Conscience (titre du poème de Victor Hugo que nous évoquons) s'immisce dans les inévitables failles. On a beau n'avoir ni Dieu ni maître, on n'échappe pas aux tourments de sa conscience (Rm 2,15). Au bout du compte, le rejet de l'autorité de Dieu entraîne dans le même mouvement le rejet de sa miséricorde. La hantise de Lennon, à cet égard, ne constitue pas un cas isolé. Elle fait d'autant mieux ressortir la beauté de la foi chrétienne et la paix qu'elle procure. Et l'on apprécie concrètement, tangiblement, la valeur d'une parole telle que celle-ci : « Il n'y a donc, maintenant, plus aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ. » (Rm 8,1) !

On a beaucoup glosé sur la fin brutale de Lennon. Il semble que, fréquemment, dans les cas de suicide ou d'assassinat crapuleux, de lourdes hypothèques d'ordre spirituel pèsent sur la victime. Dans la vie de Lennon, les ingrédients énumérés plus haut ont de quoi alimenter les spéculations. Je me contenterai de mentionner que Yoko pilotait la vie de John en consultant étoiles et oracles et que *Double Fantasy* ne fut écrit qu'avec l'autorisation expresse des astres...

L'éternité est un sujet fréquemment esquivé même si chacun, au fond de soi, y pense ou y pensera (Qo 3,11 !). Le salut de l'âme préoccupe beaucoup plus de gens qu'on ne le dit ouvertement. Il est établi que Lennon avait approché ce salut dans son propre milieu. « I seen religion from Jesus to Paul » : « J'ai fait le tour de la religion, de Jésus à Paul », avait-il écrit dans « I Found Out » (s'agissait-il de Paul l'apôtre, ou, par dérision, de Paul McCartney ?). Il aurait pu ajouter, neuf ans plus tard : « from Jesus to Zimmerman », celui-là même qu'il avait épinglé dans la longue liste de « God ». Robert Zimmerman, alias Bob Dylan : Lennon avait appris sa conversion au christianisme et, parodiant une chanson du premier 33 tours de Dylan devenu chrétien (*Slow Train Coming*), il avait substitué à « Gotta Serve Somebody » : « Serve Yourself ! » Tu vas devoir servir quelqu'un, avertissait Dylan sans prendre de gants, que ce soit Dieu ou le diable. « Sers-toi toi-même », rétorquait Lennon dans une parodie improvisée¹⁷.

¹⁷ Goldman, *op. cit.* p. 558. Est-il nécessaire de préciser que, plus de quinze ans après cette conversion que d'aucuns prédisaient éphémère, la foi de Bob Dylan continue de perturber beaucoup de gens ? Cf 1 Co 1,23-24 !

Telle est la traduction de la « nouvelle naissance » que lui avaient prédite pour 1980 des oracles de pacotille.¹⁸

Nouvelle naissance sous forme d'assassinat. Mais au-delà ?

6. Imagine

Les Beatles continuent de faire parler d'eux. Lennon est toujours commenté... jusque dans cette revue de théologie. Mais il en aura disparu depuis longtemps lorsque nos descendants dans la foi continueront de célébrer le Ressuscité.

Ignoble et bouleversant, Lennon illustre à fond la sentence de Jésus : « celui qui est préoccupé de sauver sa vie, la perdra. » (Lc 9,24).

« L'obsession du "je, me, moi", de l'affirmation de soi, engendre la violence et rend fou », écrivait Michel Serres, déplorant que cette folie empêche de devenir adulte¹⁹. Or, Lennon fut le prototype d'une génération qui refusa de grandir, qui rendit un culte à la jeunesse en s'interdisant de mûrir. « Je ne crois qu'en moi » ; ce moi est une pièce où l'oxygène est raréfié et l'atmosphère empuantie si l'on n'ouvre jamais la porte au grand vent de l'Esprit ni la fenêtre au parfum du prochain. « Le vrai bonheur consiste à rendre heureux les autres », dit un compagnon d'Emmaüs²⁰. La Règle d'Or (Mt 22,37-39) n'est rien d'autre que la respiration de l'être. Comprimé sur lui-même, l'individu devient une masse écrasante, et la lumière qui demeure en lui décline jusqu'à s'effondrer en un monstrueux trou noir. L'astronomie aussi est une parabole...

Les anti-hagiographies ont ceci de salutaire qu'elles nous ramènent à l'essentiel, d'une manière radicale. Et s'éclairent soudainement ces paroles difficiles de l'apôtre Jean : « "l'anti-Christ", c'est celui qui refuse de reconnaître le Père et le Fils. [...] Celui qui a le Fils a la vie. Celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie. » (1 Jn 2,22 et 5,12). D'autres personnages illustres seraient plus ambigus et plus embarrassants à étudier. Lennon, lui, avait clairement choisi son camp. Personnage non-ambigu, sa vie a illustré jusqu'au bout le sort de l'homme sans Dieu, ou plus exactement, de l'homme *contre* Dieu. Il ne s'agit pas ici de condamner, mais de tirer les leçons d'une biographie et d'une œuvre tellement cohérentes qu'elles doivent servir d'avertissement. Dans le fameux chant traditionnel, si souvent adapté, « House of the Rising Sun », une prostituée ne supplie-t-elle pas : « Dis à ma petite sœur de ne pas faire ce que j'ai fait. »...

¹⁸ Goldman, *op. cit.* p. 547.

¹⁹ *La Vie* du 3 février 1994.

²⁰ Cf Ac 20,35.

On a trop souvent manié la langue de bois ou adopté une attitude convenue et complice sur l'influence de Lennon ; on a privilégié la légende fulgurante sur l'analyse éthique et spirituelle. On peut avoir de l'affection pour John Lennon, sans pour autant tomber dans la complaisance dangereuse.

Au bilan, sa vie est un gâchis tragique plutôt qu'une horreur intégrale. Du meneur des Beatles, il nous restera des cris d'enfant blessé, des questions fondamentales, des rêves en décomposition. Et pas l'ombre d'une réponse au sens de l'existence.

Porte-parole des interrogations les plus radicales d'une génération allergique au vieux fonds de civilisation dont elle avait hérité, Lennon place l'auditeur attentif en face de l'absolu. Avec lui, il faut trancher : l'indifférence n'est pas permise. Il faut choisir sa voie : suivre l'homme révolté, ou bien se mettre à la recherche de « God », qui n'est certes pas « un concept auquel nous mesurons notre douleur », mais l'Amour en personne venu porter lui-même nos douleurs, en Jésus-Christ.